

LA PRESSE NOUVELLE Magazine Progressiste Juif

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toute les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Moyen-Orient sur la base du droit de l'État d'Israël à la sécurité et sur la reconnaissance du droit à un État du peuple palestinien.

ISSN : 0757-2395

MENSUEL EDITE PAR L'U.J.R.E.

PNM n° 286 – Mai 2011 – 29^e année

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 5,50 €

LE MONDE DU THÉÂTRE ET LE "14" SONT EN DEUIL

"Espace Mémoire du 14"
vous sollicite 2

Cycle "ÊTRE juif AU XXI^e siècle ?"

Judéisation des juifs *D.Chemla* 4

Comment, né juif,
je le suis devenu *B.Chambaz* 4

SOCIÉTÉ

Crise de l'endettement *J. Lewkowicz* 3

"L'antisémitisme partout" *J-M.Galano* 6

HISTOIRE

Elisabeth Dmitrieff, ou
l'internationalisme communard
à l'œuvre *S.Braibant* 6

Insurrection du ghetto de Varsovie

Commémoration *UJRE* 2

Irena Sendler, mère des enfants... *F.Mathieu* 8

HOMMAGES

à Juliano Khamis *J.Ralite* 3

à Daniel Darès *G.Garran* 5

*et Françoise, Madeleine, Felix, Paulette,
Raymonde, Jacqueline, Alice, Serge...*

CULTURE

Dans les enfers de la mémoire,
avec Freud *G-G.Lemaire* 7

Cinéma : Sidney Lumet *L.Laufner* 7

DANIEL DARÈS NOUS A QUITTÉS CE 23 AVRIL 2011

Pour tous, ce grand homme de théâtre, comédien, producteur, directeur du Théâtre Antoine... demeure à jamais, pour nous, "l'Anglais", l'enfant, le "mono", l'ami de toujours... Il attachait une grande importance aux relations humaines, en particulier à celles qui unissaient les "anciens" du "14". Ce 28 janvier à l'Hôtel de Ville de Paris, lors du XX^e anniversaire des *Amis de la CCE*, association qu'il avait fondée avec Blanche Prager,

ne concluait-il pas son intervention par ce message : *Aimons-nous* ? Ce "14" dont son vœu le plus cher était que la porte ne s'en referme jamais...

(lire aussi p.5)



De gauche à droite : Gabriel Garran, Jean Lescot, DANIEL DARÈS le 19 mai 2005, lorsque DANIEL DARÈS reçoit au Théâtre Antoine sa médaille d'officier de la Légion d'Honneur

L'UJRE COMMÉMORE L'INSURRECTION DU GHETTO DE VARSOVIE

(à lire en pages 2 et 8)

HENRI LEVART

LE POURQUOI ET LE COMMENT

Editorial

L'élection présidentielle occulte totalement le débat politique. A son actif, une falsification du bilan sarkoziste, une usurpation d'énoncés humanistes, une profusion de promesses démagogiques, la promotion outrancière du Front antinational, une injonction du vote utile, une confusion des genres en matière de perspectives.

La falsification du bilan sarkoziste s'illustre dans la lettre élyséenne aux responsables institutionnels. Le quinquennat aurait amélioré la vie de nos concitoyens, assuré la sécurité, la croissance, le prestige de la France. Alors que les conditions de vie du plus grand nombre ont régressé, que l'âge du départ à la retraite a reculé, que le stress et la souffrance au travail se généralisent – comme le démontre si tragiquement le nouveau suicide d'un employé de France Télécom, que les services publics sont bradés aux appétits du privé, que nos armées guerroient à travers le monde.

L'usurpation d'expressions à fort sens symbolique fait florès. Les valeurs de la République, le vivre ensemble sont évoqués à tout bout de champ. Mais où est la liberté quand des sans-papiers, leurs femmes et leurs enfants sont expulsés manu militari ? Quand les Roms sont stigmatisés ? Quand sévit la répression syndicale ? Quand le suffrage universel est bafoué ? Où est l'égalité quand les gens du CAC 40 empochent de fabuleux dividendes alors que les salaires, les pensions de retraite ne bougent pas d'un iota, que des édiles de la majorité refusent la construction de logements sociaux sous prétexte d'environnement, que de

plus en plus de jeunes déjà précarisés se trouvent à la rue, que le gouvernement, comme Laval avant guerre, envisage d'interdire certaines professions aux émigrés ?

Oui, où sont les valeurs de la République ? Où est le vivre ensemble ?

La publicité octroyée au Front antinational est écoeurante. On ne voit plus que sa présidente à la télévision. Ses interviews s'étalent à pleines pages dans la presse. Les thèmes frontistes, le débat sur l'identité nationale, celui sur la laïcité et l'Islam, les scandales, les collusions familiales et financières de ministres avec les puissances d'argent, les frustrations sociales, les attentes non satisfaites ont fait leurs ravages.

Mais le parti d'extrême droite n'est pas la classe ouvrière. Il n'est pas la France. Le Pen père et fille offrent de la camelote pétainiste : sous le vocable de « préférence nationale », xénophobie, racisme à tous les étages.

La division de notre peuple : une aubaine pour le grand capital. Les promesses démagogiques n'en sont qu'à leurs débuts. Sarkozy jure à nouveau qu'il ira chercher le pouvoir d'achat avec les dents. Sa mâchoire doit aujourd'hui en être dépourvue. Son excès d'annonces concernant la prime de 1 000 euros est perçu comme une piteuse mascarade électoraliste.

Aux dernières nouvelles, Carla Bruni s'engage dans un nouveau combat : l'illettrisme.

Quelle indécence au moment où le ministre de l'Éducation nationale, ferme des classes, supprime des

postes d'enseignants, appauvrit la formation ! La duperie à haute dose.

Au mépris du pluralisme de notre société, de la libre expression des formations politiques, de leurs analyses, de leurs projets, une sournoise manipulation des sondages vise à ranimer le syndrome de 2002.

Ne nions pas la réelle hantise d'un éventuel duel entre deux factions réactionnaires. L'actuel type de scrutin présidentiel est bien un piège, un déni de démocratie. Il faut néanmoins mener la bataille. Elle est difficile : alternance ou réelle alternative ?

Nombreux sont ceux qui s'accordent à penser que le programme des sociaux-libéraux, des centristes et des pseudo-écologistes manque d'ambitions transformatrices, qu'il ne s'attaque pas aux causes fondamentales de la crise économique, sociale, culturelle, morale. Et malgré tout, pour faire barrage il conviendrait de voter utile dès le premier tour...

L'unité des forces démocratiques ne se résume pas à un ralliement sans principes. La nécessité s'impose de frayer le chemin à des changements véritables pour donner la parole au peuple, d'assurer sa participation aux destinées du pays. S'il est une leçon à retenir, c'est que des aménagements mineurs n'ont d'autre but que de perpétuer la soumission aux intérêts des banques et du grand patronat. L'émergence de solutions novatrices peut seule redonner confiance et créer les conditions d'un puissant élan populaire sans lequel l'efficacité est un leurre. Les juifs progressistes entendent bien y contribuer. ■

VIE DE L'UJRE



Paul Felenbok

HOMMAGE À L'INSURRECTION DU GHETTO DE VARSOVIE

30 avril 2011 Les portes du "14" s'ouvrent, après travaux*, par une cérémonie en hommage au *Soulèvement du ghetto de Varsovie*. Triste coïncidence, s'y ajoute un hommage à Daniel Darès, rendu par Jean Lescot ouvrant l'après-midi par la lecture chaleureuse du beau poème d'Aragon, *La Rose et le Réséda*, que nombre d'entre nous ont récité en "chœur parlé" mis en scène par "l'Anglais". Nous sommes très nombreux, après l'introduction de Jacques Lewkowicz, président de l'UJRE, à écouter avec une extrême émotion le poignant témoignage de Paul Felenbok – rescapé du ghetto de Varsovie, ancien des foyers de la CCE devenu astrophysicien – lu par Betty, sa femme, tant la douleur est grande pour Paul de relater l'indicible. Insuffisance des mots à décrire les sentiments des participants bouleversés par ce témoignage, puis par la projection du documentaire de Frédéric Rossif, le *Temps du Ghetto...* Le "glouz tai", le café et les gâteaux, pris ensemble, ont permis un peu de décompression... Souhaitons que l'an prochain, l'Espace mémoire du "14" dédié aux résistants juifs de la M.O.I. (voir ci-dessous) soit enfin ouvert pour nous accueillir... ■

* Première tranche, en attente de la seconde, l'*Espace Mémoire du "14"* dédié aux résistants juifs de la M.O.I.

"En souvenir du premier jour où nous avons ouvert la porte du 14, pour qu'elle ne se referme jamais"...

DANIEL DARÈS

IL NOUS RESTE À ÉDIFIER L'ESPACE MÉMOIRE DU "14"

Fondée par l'UJRE, l'AACCE, RPJ et l'UJJ, **MRJ-MOI** s'est donné pour objectif de créer au 14 rue de Paradis un *Espace Mémoire* destiné à faire connaître et à transmettre l'engagement des résistants juifs immigrés de la M.O.I., partie intégrante de la Résistance française. Vous avez été des centaines à parrainer cette initiative auprès des pouvoirs publics en signant notre appel. Grâce à vous, grâce au soutien et à l'engagement de la Ville de Paris et de son Maire, notre projet prend corps. Mais nous devons fournir **40 000 €** pour financer les travaux d'aménagement de l'Espace muséal que nous voulons créer dans ce lieu historique. MRJ-MOI sollicite les pouvoirs publics et a lancé en septembre 2010 une souscription auprès des particuliers. Vous avez déjà répondu avec votre générosité habituelle. Mais il nous manque encore **11 000 €** pour boucler l'objectif. Chaque don est important. Les noms des donateurs qui le souhaitent seront inscrits sur un mur de l'Espace Mémoire.

La PNM soutient cette souscription.

Merci de votre soutien. Un reçu fiscal vous sera adressé.

OUI je veux participer à la création de l'Espace Mémoire dédié aux résistants juifs de la M.O.I.

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____ Pays _____

Mail _____ Tél _____

Je fais un don de _____

J'accepte que mon nom soit inscrit sur le mur de l'Espace Mémoire : OUI NON

Chèque à l'ordre de M.R.J.-M.O.I. à envoyer au 14 rue de Paradis 75010 Paris

CARNET

Mariages

Agathe,

Mamie Raymonde et Papi Jo
partagent ta joie.

Félicitations
et Mazel-tov
à tes parents

Anne D'ASTE BLANC
et Julien SAY
qui se sont mariés
le 6 mai 2011

Mazel-tov !

Chers Parents et Grands-Parents
Paulette et Albert STAINBER

A l'occasion de vos
NOCES D'OR
(04/06/1961 04/06/2011)

Nous sommes heureux et fiers
de vous souhaiter
de longues années de santé,
de bonheur et de joie.

Vos enfants Gilles STAINBER
Nathalie et Michaël BENDAVID
Vos Petits-Enfants
LAURA, ADAM, LÉA et AARON



L'ÉTAT PALESTINIEN, C'EST MAINTENANT !

Une pétition circule actuellement sur Internet* à propos de la reconnaissance de l'État palestinien dans ses frontières de 1967. L'UJRE vous appelle à la signer à l'adresse suivante :

http://www.petitions24.net/letat_palestinien_cest_maintenant

* Cette pétition a également été publiée (abrégée) dans *le Monde* daté du 29 avril 2011.



À LA RECHERCHE...

... DE MES SOUVENIRS D'ENFANT CACHÉ

Suite à mon récent voyage à Mont-Saint-Père (Aisne) où je fus caché pendant la guerre, j'ai appris qu'un autre enfant juif y a aussi été sauvé ! Il s'appelait Jacques Wirsch (?) et vécut pendant la guerre chez la famille BERTU. Il était connu sous le pseudonyme de Robert LEROUX. Qui peut m'aider à retrouver sa trace ?

JEAN GOLQEVIT
jeangol@free.fr

... DE MES AMIS D'ENFANCE (TARNOS 1952)



Voilà ceux dont je me souviens des noms :

Premier rang (à gauche)

Marcel WEINSTEIN

Dernier rang (de gauche à droite)

Simon MELMAN (le 1^{er}),

moi, Fanny (la 3^{ème}),

Daniel ROZENCWAJG, mort en 1986 (le 4^{ème}),

Michel Fryd (le 6^{ème}).

Qui m'aidera à donner des noms aux autres visages ?

FANNY BLACHMAN HOCHBAUM
alfa.hochbaum@wanadoo.fr

NDLR Merci d'envoyer toute information par mël aux demandeurs, ou au journal qui fera suivre.

CARNET

Décès

DANIEL DARÈS

directeur du Théâtre Antoine
directeur de la Comédie et du
Studio des Champs-Élysées
officier de la Légion d'Honneur
notre ami de toujours

vient de nous quitter,
le 23 avril 2011

L'UJRE, consternée par sa perte, présente ses plus sincères condoléances et toute son affection à Helene Schmeidler sa sœur, à Marcel Zajdman son frère, à ses neveux et nièces, ainsi qu'à Jerome Palara Dares, fils de sa femme Helena Bossis, dont elle rappelle le souvenir. Elle transmet également toute sa sympathie au personnel du Théâtre Antoine.
(Lire hommage en page 5)

C'est avec une profonde tristesse que nous apprenons la disparition à l'âge de 78 ans de

MADELINE ZEDERMAN

survenue le 6 avril 2011

Nous présentons nos plus sincères condoléances à son époux, notre ami Nathan, à leurs enfants, Michel, Alain et Anne et à toute la famille.

L'UJRE et la PNM

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif
fondé en 1934

Editions :
1934-1993: quotidienne en yiddish, Naïe Presse
(clandestine de 1940 à 1944)
1965-1982: hebdomadaire en français, PNM
depuis 1982: mensuelle en français, PNM
éditées par l'U.J.R.E.

N° de commission paritaire 0614 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ
Rédacteur en chef
Roland Wlos

Conseil de rédaction
Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,
Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,
Nicole Mokobodzki

Administration - Abonnements
Secrétaire de rédaction
Tauba-Raymonde Alman
Rédaction - Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 16
Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : lujre@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite.orange.fr>
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement :
France et Union Européenne :
6 mois 28 euros
1 an 55 euros
Etranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL
PARIS



JULIANO KHAMIS, UN INOUBLIABLE SOUFFLEUR D'ESPÉRANCE ET DE RESPECT

Un grand artiste, un grand politique, un constructeur inlassable et courageux de paix et de libertés entre Palestiniens (il l'était) et Israéliens (il était juif) a été assassiné en avril dernier, le 4 exactement, alors qu'il circulait en voiture dans le camp de Jénine, au nord de la Cisjordanie, où il dirigeait le *Freedom Théâtre*, véritable cadeau de pensée, notamment aux enfants (filles et garçons) qu'il accueillait dans des ateliers et stages d'une rare qualité inventive.

Son nom inoubliable :

JULIANO MER-KHAMIS, acteur, cinéaste, directeur de théâtre, homme de culture.

Sa famille inoubliée : notamment sa mère, **ARNA MER-KHAMIS**, une femme libre et libérante qui ne souffrait aucun a priori et qui fonda en 1989 le *Théâtre de la Liberté* repris par son fils en 2006, après sa destruction en 2002 par les Israéliens.

Aussi, son père, **SALIBA KHAMIS**, Arabe israélien, l'un des leaders du Parti communiste israélien.

Juliano avait fait de son théâtre fragile un lieu où il bêchait sans cesse le terrain humain et affrontait le possible impossible, un lieu de la résistance culturelle de la société palestinienne. Artiste de courage, force de vie et de création, Juliano incarnait, à 52 ans, la lutte sans compromis pour la liberté et la dignité. Il était Israélien de passeport, il se disait et se vivait Juif et Palestinien. C'était sa victoire, sa dignité humaine.

Tous ceux qui ont vu son film *Les enfants d'Arna*, hommage tendre et bouleversant à sa mère, savent que c'était un être exceptionnel, convaincu qu'il y avait une route, un chemin, des venelles autres que les terrorismes, les intégrismes et les MURS pour sortir

du piège honteux de « l'enfermement dehors ».

Au *Freedom*, il rétablissait par son travail avec les enfants des portes à travers la muraille. Il était homme des dépassements, il dégagait l'idéal de tout préjugé ; il ancrerait la valeur dans l'adversité qui la nie. C'est contre cet homme humain, combattant l'inhumain, que cinq balles fatales ont été tirées ce 4 avril, son bébé étant dans la voiture et le théâtre jouant *Alice au pays des merveilles*.

C'est une immense perte que le grand départ provoqué (par qui ?) de Juliano. Nous sommes infiniment tristes de l'éloignement définitif, odieux et violent de cet artiste dont l'œuvre doit perdurer dans les cœurs et dans les actes.

Nous savons que du 26 juin au 17 juillet prochain, la jeune troupe du *Freedom Théâtre* sera en France à Grenoble, Chambéry, Caen, Paris, Aubervilliers. Nul doute que l'accueil sera à la mesure de cet étonnant souffleur de sens et de conscience. Nous serons présents pour continuer SA VIE et les ÉCHOS merveilleux qu'elle a déjà avec son choix de justice, et non de force, qui donnait et continue de donner espérance et respect pour les peuples palestinien et israélien.

Comme Mahmoud Darwich écrivant peu avant sa mort « *Nous serons un peuple si nous le voulons* », écrivons avec nos mots, nos gestes, nos actions, nos amours, nos souvenirs : *Nous serons un avenir parce que nous le voulons*. C'est une ligne de crête qu'il nous a indiquée.

Une pensée, celle de Juliano, ne meurt pas. ■

Jack Ralite

Sénateur de Seine-Saint-Denis
Ancien ministre

le racisme ordinaire



Mardi 13 avril à 17 heures : J'ai déposé plainte au nom de l'Association pour la Mémoire des Enfants Juifs Déportés au commissariat central du XI^e pour vandalisme sur stèle mémorielle des enfants juifs du XI^e morts en déportation*, square de la Folie Titon (nouveau nom du Square Cité Prost). Aucune trace ne subsiste plus sur la plaque du tag effectué (...) par contre, square Nording, en face de l'école St. Bernard, des croix gammées ont été taguées sur les jeux du square. Tags mal effacés qui sont encore visibles. D'après les gardiens du square qui ont consigné ces incidents sur leurs registres et transmis à leurs supérieurs hiérarchiques, cet événement s'est déroulé dans les deux squares dans la nuit du 8 au 9 avril. Un policier est venu prendre des photos le 10 vers 18h45.

A noter : d'après l'officier de police qui a enregistré ma plainte, la Direction des affaires culturelles de la Ville de Paris a également déposé plainte pour les deux squares. Félix Jastreb
Président AMEJD II°

* Les noms de 190 bébés et jeunes enfants figurent sur cette stèle.

Heil Hitler ? Le 17 janvier, dans le bureau du médecin de la CRS 58 de Perpignan, par lequel passe du public, découverte d'une affiche de Hitler en tenue militaire, exécutant le salut nazi. Emoi chez les CRS, écho dans le journal régional, dans l'*Humanité* et dans un journal catalan. FR3-pays catalan, France Bleue, RMC, Sud Radio ont signalé la conférence de presse donnée le 3 mai par l'Union départementale Cgt. Une enquête administrative est ouverte. L'UD Cgt porte plainte le 22 avril et demande en outre que l'État se porte partie civile. Affaire à suivre...

CRISE DE L'ENDETTEMENT - LE REMÈDE PIRE QUE LE MAL -

La crise économique qui s'est manifestée au tournant des années 2007-2008 est loin d'être terminée dans ses effets, comme le montre le problème de l'endettement d'un certain nombre de pays européens. Prenant prétexte de l'endettement de la France, le pouvoir sarkoziste a déposé au Parlement un projet de texte visant à dessaisir les élus de la nation de leurs pouvoirs en matière de vote du budget.

La question de l'endettement public, prétexte, aujourd'hui, à de nombreux sacrifices imposés aux salariés dans les pays capitalistes, n'est pas récente. A la suite de la crise de 1930, l'économiste britannique J.M. Keynes préconisait une politique économique basée sur une idée simple : la crise étant caractérisée par le refus des capitaux privés de prendre des risques pour développer l'économie, l'État doit se substituer aux entreprises privées pour relancer l'économie et l'emploi. Il en tirait deux mesures à prendre. D'une part, si en période de croissance on peut accepter que les profits des entreprises restent privés, en situation de crise les pertes de celles-ci doivent être socialisées, c'est-à-dire prises en charge par l'État. D'autre part, il est possible de retrouver la croissance grâce à une politique de grands travaux et de développement des services publics impulsée par l'État, lequel financera ceux-ci par son endettement. Cet endettement pourra, lui-même, être remboursé grâce aux suppléments d'impôts générés par la croissance qui s'en suivra. Ce sont ces mêmes principes qui ont été mis en œuvre par la plupart des gouvernements touchés par la crise la plus récente à l'instar des États-Unis qui ont nationalisé nombre d'établissements bancaires au bord de la faillite et développé un système de sécurité sociale, encore insuffisant, mais cependant nouveau dans ce pays, tout ceci au prix d'un endettement colossal.

D'autres pays, n'ayant pas la puissance et la souveraineté monétaire des USA, ont également pratiqué ces politiques. Toutefois, la question de l'endettement se complique dans leur cas d'un manque de confiance des marchés financiers. C'est en effet sur ces marchés que les États endettés viennent emprunter. Ces marchés sont hautement spéculatifs. Ces spéculations sont basées sur l'évolution future non seulement de la valeur des titres représentatifs de l'endettement mais également des taux d'intérêt pratiqués, ces derniers augmentant lorsque les opérateurs du marché soupçonnent un risque de défaut de paiement des États emprunteurs. Ces opérateurs des marchés financiers, guidés par les agences de notation ne sont rien d'autre qu'un certain nombre de grandes banques parmi lesquelles on peut citer les américaines Goldman Sachs ou J.P. Morgan.

Au cours de la dernière période, devant des spéculations qui aboutissaient à aggraver considérablement l'endettement d'un certain nombre de pays européens ceux-ci se sont tournés vers les autorités européennes afin de bénéficier d'une aide. Une solution très simple existait : il suffisait que la Banque Centrale européenne (BCE) rachète les titres de dette de ces pays européens, les libérant ainsi de leurs obligations de remboursement. Les ressources ainsi économisées auraient pu servir à des grands travaux et au développement de services publics contribuant ainsi à une sortie de crise. Mais cela n'a été décidé que très partiellement dans le cas de la Grèce. L'essentiel des mesures prises a consisté à prêter à ces pays des fonds provenant d'un endettement de l'Union Européenne. Dans le cas de la Grèce, en prêtant des fonds à un taux supérieur à celui auquel les autres pays européens les avaient acquis. Cependant cette « aide » a été assortie de conditions draconiennes posées notamment par le FMI. Celles-ci portent, pour l'essentiel, sur la réduction des dépenses publiques. Ainsi, par exemple, les retraités grecs voient ils leurs pensions diminuer de manière importante. De plus, un pacte européen oblige les pays à soumettre, pour autorisation préalable, leurs projets de budget public aux autorités européennes. Il s'agit ainsi de prendre des garanties contre des déficits qui seraient jugés excessifs. Mais ce faisant, cette contrainte brise la souveraineté économique des états européens et soumet les peuples européens à la dictature des restrictions budgétaires contre tout principe démocratique.

Il faut comprendre que le remède ainsi appliqué ne fait qu'aggraver le mal. En diminuant les dépenses de l'État, au rebours des préconisations de Keynes rappelées ci-dessus, on diminue les débouchés de la production d'un pays et on restreint ainsi ses capacités de croissance. Dans ces conditions, la possibilité pour l'État de prélever des impôts diminue et l'écart entre les recettes et les dépenses de l'État ne fait que s'aggraver obligeant ainsi à une augmentation de l'endettement, justement ce que l'on voulait éviter. Mais ceci n'est pas perdu pour tout le monde, car les marchés financiers pourront toujours couvrir cet endettement, mais à des taux d'intérêt relevant de l'usure pour le remboursement desquels les peuples concernés n'auront plus qu'à suer sang et eau. On comprend que dans plusieurs pays, notamment en Grèce, ces peuples par leurs actions de protestation aient voulu refuser l'entrée dans un engrenage aussi fatal. Ces actions sont la seule voie possible pour sortir de la crise puisqu'il existe d'autres moyens que de rançonner les salariés pour sortir de l'actuel cataclysme économique. ■

JACQUES LEWKOWICZ



Judéisation des juifs...

Tenter de définir l'identité juive en ce début de XXI^e siècle nécessite de tenir compte à la fois des données démographiques sur la répartition des juifs à notre époque et de l'analyse géopolitique globale, conséquence en partie de cette situation démographique.

En un siècle la démographie juive a été complètement bouleversée. La population juive vivant sur le territoire qui allait devenir celui d'Israël a été multipliée par presque 100, alors que celle vivant en diaspora a été divisée par presque trois, du fait surtout des coupes sombres de la Shoah. Dix pour cent de juifs vivaient en 1949 en Israël, alors qu'aujourd'hui près d'un juif sur deux y réside. Mais au-delà des chiffres, ce qui a changé, depuis une trentaine d'années, c'est la façon dont beaucoup de juifs dans le monde et d'Israéliens vivent leur judéité quand ils la revendiquent.

En 1965, Georges Friedmann, un sociologue français juif, publiait un livre qui fit beaucoup de bruit à l'époque. Son titre « Fin du peuple juif ? ». L'auteur, à l'issue d'une enquête sur la société israélienne, se demandait si l'on n'assistait pas à la fin du peuple juif, rongé par l'assimilation en diaspora et par l'israélisation en Israël ; le « nouvel homme juif » israélien effaçant l'image du juif véhiculé par des siècles d'exil. Je me souviens des nombreux débats que ce livre avait alors suscités. Un ami israélien m'avait raconté qu'un autre livre publié en Allemagne en 1933, « La fin du judaïsme » (sans point d'interrogation) par Otto Heller, prédisait la disparition des juifs par leur intégration dans le paradis socialiste soviétique. On sait ce qu'il en advint depuis ! Ces rappels montrent la difficulté de l'exercice quand on veut faire des prévisions.

Qu'en est-il aujourd'hui ?

En Israël on assiste à un processus, depuis une trentaine d'années, de judéisation de sa population juive. Je dis bien « judéisation », néologisme personnel et non judaïsation qui renvoie à la dimension religieuse de l'identité juive. Certes la judaïsation de la population israélienne existe également. Il suffit de constater le poids grandissant des partis religieux à la Knesset. Mais la judéisation est un processus qui conduit de plus en plus d'Israéliens à se ressentir et à se revendiquer comme juifs. Je situe le début de ce processus au procès Eichmann où pour la première fois les Israéliens ont commencé à appréhender le vécu tragique juif en diaspora et non plus à le refouler. Puis cela s'est renforcé après la guerre de Kippour où pour la première fois l'éventualité d'une défaite militaire, envisagée pendant les premiers jours du conflit, a réveillé de vieilles peurs que l'on croyait à jamais disparues. Il s'est depuis renforcé tout au long de la seconde Intifada où les attentats ont réactualisé ces peurs. Enfin le processus de délégitimation qui se développe en ce moment dans le monde, allant au-delà de la juste critique de la politique israé-

lienne à l'égard des Palestiniens, vient renforcer cette perception d'Israël comme étant le « Juif des nations », confortant pour beaucoup d'Israéliens un sentiment d'isolement, que le pouvoir utilise sciemment afin de justifier sa politique de statu quo et de poursuite de l'occupation. Il est vrai que la jeunesse telavivienne ne paraît pas, elle, très concernée par cette évolution. Enfermée dans sa bulle, elle semble surtout chercher à fuir son quotidien. Quant au débat d'Israël comme État juif ou État de tous ses citoyens, en l'absence d'une véritable paix, il reste marginal au sein de la société israélienne.

Parallèlement, on assiste à une israélisation de la diaspora. La culture israélienne, sa musique, ses livres et ses films nourrissent de plus en plus l'identité de beaucoup de juifs vivant en diaspora, au même titre que les livres et les films où d'autres auteurs abordent leur vécu diasporique. Les vieux débats opposant au siècle dernier bundistes et sionistes sont aujourd'hui dépassés. A l'heure où le conflit du Moyen-Orient entre tous les soirs chez chacun d'entre nous, suscitant des processus d'identification imaginaire et soulevant des débats passionnés entre les communautés et au sein de celles-ci, il est difficile pour un jeune juif qu'il vive à Paris, Créteil ou Brooklyn de rester étranger à ce débat.

C'est pourquoi je pense que l'identité juive actuelle doit se construire quelque part sur ce continuum entre Israël et la diaspora, qui sont les deux pôles du monde juif contemporain, chacun mettant son curseur plus prêt de l'un ou l'autre de ces pôles en fonction de son propre vécu. L'avenir d'Israël et sa capacité à prendre les risques nécessaires afin de tenter de résoudre, ou pas, le conflit avec les Palestiniens aura des conséquences pour tous les juifs dans le monde, quelle que soit leur revendication identitaire. Si Israël maintient son contrôle sur les territoires, cela impliquera une remise en cause profonde de son identité, soit parce qu'il sera devenu, contre son gré, un État binational, soit parce qu'il aura abandonné les valeurs sur lesquelles il a été rêvé avant d'être créé et auxquelles beaucoup de juifs dans le monde restent attachés.

C'est pourquoi, avec d'autres, j'ai été à l'origine de JCALL, cet appel à la raison lancé en mai 2010 au parlement européen, afin de mobiliser tous les citoyens européens juifs revendiquant leur attachement à Israël, pour les appeler à participer à ce débat essentiel pour notre avenir commun, tout en étant conscient qu'il reviendra aux seuls Israéliens de décider du futur de leur État. Un livre, dont j'ai coordonné l'édition, vient de paraître « JCall - Les raisons d'un appel ».

Une dizaine de personnalités signataires de cet appel, en y exposant les raisons qui les ont amenés à le faire, témoignent des enjeux auxquels nous sommes confrontés. ■

David Chemla

Président de *La Paix Maintenant* en France et Secrétaire général de *JCALL*

COMMENT, NÉ JUIF, JE LE SUIS DEVENU



Longtemps j'ai ignoré que j'étais juif – ou que je suis juif si l'on ignore la concordance des temps. Il faut dire que j'ai grandi dans un milieu absolument laïque, en dehors de tout rituel et au sein d'une famille que je pensais épargnée par les camps car personne ne parlait volontiers de Madeleine, morte à Auschwitz.

Le premier soupçon remonte peut-être à une après-midi de la fin des années cinquante où j'accompagnai mon grand-père, maternel bien sûr, dans un coin du XVII^e arrondissement, chez Pierre-Paul Lévy. Le vieux monsieur n'était, ni plus ni moins, que le gendre d'Alfred Dreyfus, un fameux capitaine, rendu fameux par Zola, par l'injustice qu'il avait subie et par son endurance. Mon grand-père avait déjà publié un livre sur le capitaine, son oncle. Autant dire que Dreyfus c'était l'histoire de France qu'on apprenait au cours moyen deuxième année, l'histoire de la République, une jolie estrade où trônaient déjà Robespierre, Gambetta et Jaurès ; et si c'était un peu l'histoire de la famille, il n'y avait pas de quoi ramener sa fraise, malgré l'Ile du Diable et l'aptitude du capitaine à supporter les moustiques.

D'une certaine façon, Dreyfus avait donné le la. Nous étions des citoyens français, ou suisses ou américains. Je ne le savais pas encore, mais c'est en lisant Shakespeare et le Récit des temps mérovingiens d'Augustin Thierry qu'il avait réussi à survivre dans les conditions extrêmes de sa détention, puisant au fonds indestructible de sa foi en l'homme, c'est en tout cas ce qu'il a affirmé.

Ensuite, dans les années soixante, je me rappelle avoir été choqué par les propos du général de Gaulle au moment de la Guerre des Six jours quand il avait évoqué un peuple sûr de soi et dominateur. Je me rappelle aussi avoir écarté sans l'ombre d'un doute l'idée qu'il pût y avoir dans le paradis soviétique des vagues même légères d'antisémitisme.

C'est à partir des années soixante-dix, par le simple fait de vieillir et par l'art de la conversation avec ma grand-mère, maternelle, que s'est peu à peu révélé à moi le sentiment d'être juif. J'apprenais tout à trac qu'elle avait étudié dans une école juive éthique et laïque (où et laquelle ?), que mon arrière-grand-père avait pour prénom Isaac et que si mon grand-père – le neveu du capitaine – n'avait pas fait partie du cabinet de Mendès-France lorsque celui-ci était président du Conseil, c'est parce que Mendès craignait qu'on lui reproche d'engager "trop de juifs". Oui, et Mendès et ma grand-mère pouvaient parler ainsi, j'en avais l'intuition, j'en aurais la confirmation quand je lirai vingt ans plus tard la première page du magnifique « Quoi de neuf sur la guerre » de Robert Bober.

D'ailleurs, si je devais tenter de définir c'est à dire d'approcher ce à quoi peut ressembler, en ce qui me concerne le fait d'être juif, je dirais que c'est notamment par les livres. Dans ma liste, la meilleure part revient à Proust, à Schwarz-Bart pour *Le dernier des justes*, à Appelfeld pour *Histoire d'une vie*, etc, il faudrait ajouter Cholem Aleichem découvert ici-même, Paul Celan que nous avons en partage avec notre amie Martine Broda, ou encore la petite musique de Giorgio Bassani. Bien sûr, il y a beaucoup d'autres écrivains parmi mes écrivains préférés et il n'y a pas besoin d'être juif pour aimer Proust, mais c'est ainsi.

Ajoutez l'humour, vous aurez ce qui me donne le sentiment et le bonheur d'être juif, surtout pas les mauvaises plaisanteries sorties du Sentier, mais une attitude dont les films de Lubitsch restent l'archétype, tout un héritage d'histoires qui signifient notre rapport au monde. Je m'y reconnais au point que je dois faire effort pour ne pas en raconter une. Enfin, si le hasard et la chance m'ont conduit à épouser une fille merveilleuse et comme on dit gentille, elle n'en est pas moins petite-fille de rabbin, elle a entendu sa grand-mère parler yiddish et elle fera sa thèse à la Sorbonne sur l'oeuvre de Saul Bellow.

Revenons à l'Histoire avec un 'h' majuscule. Je ne sais pas si c'est à Herzl, à Kant ou à ma fréquentation des stades de football que je dois mon cosmopolitisme. Pour autant, je comprends la volonté de ceux qui ont voulu émigrer en Palestine entre les deux guerres. Puis la Shoah a forcément modifié notre regard dans la mesure où elle concerne l'humanité toute entière.

Aujourd'hui, quand bien même on trouverait ma position facile, je me prétends à la fois pro-israélien et pro-palestinien. Et à ce que je peux lire dans *Haaretz*, la situation n'est pas simple là-bas.

Elle est infiniment plus simple ici, malgré tout un dispositif imbécile de haine, mépris, peur, ressentiment et présomption.

Et quoiqu'on en dise, être juif en France au XXI^e siècle, puisque la question est parfois posée, devrait aller de soi. ■

BERNARD CHAMBAZ

* **André Schwarz-Bart**, *Le dernier des Justes*, éd. Seuil, coll. Points, 1997

** **Aharon Appelfeld**, *Histoire d'une vie*, trad. de l'hébreu par Valérie Zenatti, Éd. Seuil, coll. Points, 215 p.



Qui dit mieux ?

Audimat, quand tu nous tiens...

- Un mariage princier,
- La béatification d'un pape,
- La mort de ben Laden,
- La grossesse de Carla Bruni...

Il sera difficile de faire mieux le mois prochain.

NM



«L'anglais» à Londres (1946)

Léon Zylbert, Isidore Sownowski,
Jacques Cynobert, Daniel Darès, Felix Jastre,
Georges Welers (Walter)

JE ME SOUVIENS...

de Daniel Darès, Daniel *L'Anglais* de son vrai nom Daniel Zajdman

En 1945, dans la "colo" de l'UJRE à l'Hôtel d'Angleterre de Saint-Jean de Luz, tout le monde appelait "l'Anglais" le seul "mono" dont je me souviens¹. La mode était aux noms codés, les *Cadets* se baptisaient *Hercule*, *Quart de Brie*, *Morale*, etc. Son frère Marcel, c'était *Photo*, lui Daniel, c'était *L'Anglais*². Pourquoi ? Pour J.-C. Grumberg, son élégance et sa façon de parler, pour Malka, ses citations en anglais, pour G. Walter, sa participation à l'« échantillon » d'enfants d'Andrézy* qu'il accompagna à Londres recueillir des fonds pour les Maisons d'enfants* en 1946... Ou bien l'Hôtel d'Angleterre ? Ce palace réquisitionné, occupé, saccagé par les Nazis dont les salles de bains étaient inutilisables mais les chambres si spacieuses que chacune abritait un dortoir d'une quinzaine d'enfants. Je me souviens des exercices de l'Anglais. Il nous transmettait ce qu'il apprenait dans les cours de théâtre et de mime qu'il fréquentait pour devenir comédien. Ainsi, le sketch du miroir : deux enfants face à face devaient imiter les gestes et mimiques de l'autre, de la tête aux pieds, chacun se tenait d'un côté d'un grand cadre vide pour bien montrer qu'il s'y voyait de pied en cap ; et aussi à placer notre voix et régler notre respiration pour dire des textes comme celui de Jean Cocteau : "Tu dis que tu aimes les fleurs et tu leur coupes la queue, tu dis que tu aimes les chiens et tu leur mets une laisse, tu dis que tu aimes les oiseaux et tu les mets en cage, alors quand tu dis que tu m'aimes, moi, j'ai peur, j'ai peur..."¹ L'Anglais avait un tel charisme que toutes les petites filles étaient amoureuses de lui, et moi aussi.^{1,2,3,4}

Les médias et le monde artistique ont fait état de son décès. Mais pour nous, Daniel, son frère et sa sœur étaient avant tout des orphelins de la Shoah. Recueilli dans le foyer* de la rue Dombasle à Montreuil, il y passa avec son frère plusieurs années avec nous³. L'été 1945, à la colo d'Andrézy, il se mettait à genoux pour faire une déclaration d'amour, c'était déjà du théâtre. Il était un adolescent plein d'amour et de gentillesse. Je l'aimais beaucoup⁴. Devenu au fil des ans un formidable animateur de la CCE, de ses colonies et de ses patronages, il s'occupait des nombreux spectacles d'enfants (Pleyel, Tarnos)³. Qui ne se souvient de ses fameux "chœurs parlés" ?⁵ En 1946, il passe l'été en colo à Compiègne. L'hiver, à la première colo en montagne au foyer* d'Aix les Bains où l'on dort sur des paillasses, on découvre le ski²... Daniel fut mon moniteur au patro du XI^e (j'y étais de 1948 à 1960). Il était aussi chef-moniteur à Tarnos et nous faisait chanter « *L'eau vive* »... Je me souviens de toute la tendresse qu'il nous a apportée⁶.

En 1990, il crée avec Blanche Prager les *Amis de la Commission Centrale de l'Enfance* dont il devient le premier président.

En 2006, quand Daniel adhère à *Mémoire des Résistants Juifs de la M.O.I.* dont l'objet est de créer un Espace de mémoire

HOMMAGE À DANIEL DARÈS

Ce jeudi 28 avril, c'est presque une foule qui s'est retrouvée autour du corps de Daniel Darès pour un dernier salut, lui dire encore son affection, honorer son esprit, et profondément regretter sa disparition.

J'étais de ceux-là, la peine qui était la mienne se fondait dans celle de ses proches, et tous ceux qui ont fait un bout de chemin avec lui ont connu une personnalité humainement et artistiquement remarquables.

Il était mon ami le plus proche, ancré dans un lien réciproque qui remontait à la sortie de l'adolescence. L'attachement et les affinités ne se décrètent pas. Allez savoir alors qu'il avait 15-16 ans que nos destinées allaient se croiser, parfois se conjuguer, devenir une conversation ininterrompue de cinquante ans, avant l'enterrement !

Tout jeune, il était déjà impressionnant de prestance et dégageait une aura rare à cet âge. Aspiré par un besoin de transfiguration et par ce qu'il avait subi lui-même, déjà juché sur un tréteau, il était porte-voix, diseur de poème. Orphelin de père et mère déportés, exterminés, il avait pris pour substitut, comme oxygène de survie Maïakovski, Eluard, Nazim Hikmet. C'est à cette époque que je l'ai connu, à la Commission Centrale de l'Enfance, la matrice et l'espace d'éclosion de toute une génération de survivants. Nous étions les enfants de la rue du Paradis. Et nous nous occupions ensemble de rescapés plus jeunes que nous.

L'histoire de chacun dans l'histoire de tous, nous la connaissons tous avec ses variantes familiales et historiques. Le père de Daniel faisait partie d'une communauté d'artisans lettrés, gagnait sa vie comme tailleur, Daniel était le benjamin de ses trois enfants. Il aimait conter plus tard comment tout petit, il accompagnait son père pour une livraison rue de Metz, juste en face du théâtre Antoine, et de son doigt fixant la façade lui avait dit : « *Tu vois, un jour je t'amènerai, on rentrera dedans* ». La promesse s'est réalisée. Sans le père, ni la mère embarqués le matin du 16 juillet 1942 et qu'il n'a plus revus.

La terrifiante rhétorique du bouc émissaire s'est abattue sur la famille Zajdman. Au commissariat, Daniel et son frère Marcel, séparés des parents, raflés eux-mêmes, destinés au Vel d'Hiv attendent leur tour. S'ils ne seront pas déportés, ils le devront à la sœur aînée, Hélène, seize ans, cachée chez des voisins, qui accourt, se présente d'elle-même, interpelle le Commissaire. C'est une Antigone qui réclame ses deux petits frères français, les exige. Et d'abord, sont-ils nommément sur une liste ? Qu'on la lui montre ! Cohue, confusion. Non, ils ne le sont pas ! Hélène Zajdman ressort extirpant dans une quête impossible ses deux frères miraculés. C'est la clé de leur unité indissociable.

Ensuite dans leur périple, les frères Zajdman se retrouvent un moment paradoxalement cachés à Vichy, capitale du gouvernement Pétain ! J'imagine le talent de Jean-Claude Grumberg sur un tel sujet, le vieux et traître Maréchal et dans sa cave deux enfants clandestins juifs !

au 14 rue de Paradis investi par l'UJRE dès 1946, c'est en « *souvenir du premier jour où nous avons ouvert la porte du 14, pour qu'elle ne se referme jamais* »...

Le 28 janvier 2011, c'est un dernier message, *Aimons-nous !*, qu'il lance à la salle où tant d'anciens des Foyers, des Cadets, des Jeunes Bâtisseurs, des patros, des colos sont venus célébrer le XX^e anniversaire de l'AACCE.

Mais eux n'ont de cesse de remonter à Paris. Le 18 août 1944, planqués dans un camion stoppé par le SS à Moulins, ils sont encasernés, collés au mur, mains sur la nuque avec les autres. Cérémonial sinistre, qui les épargne en dernière minute. Second miracle. Et retour à Paris où les derniers tirs se mêlent aux barricades de la Libération, ils courent à Bagnolet à l'appartement sans doute vide cognant désespérément à la porte parentale, c'est la sœur qui ouvre et s'évanouit en les voyant. La date du 24 août lui sera désormais sacrée.

« Pupille de la Nation » recueilli par les Maisons d'enfants*, ce tout jeune homme y trouvera la dignité, la nourriture, l'éducation. Une femme emblématique, Louba Pludermacher, l'aidera considérablement. La nécessité du travail l'amène à être « grouillot » pour le compte d'un agent de change. C'est la Bourse ou la vie. Ce sera la Vie. Ardent, maigre, élancé, le voilà auditeur modeste au Cours Dullin, et puis reçu à l'Ecole officielle de la rue Blanche avec d'autres jeunes condisciples comme Anouk Aimée, Michel Piccoli.

Nos chemins vont s'avérer parallèles. Fidèle à la CCE, nous trouvons dans la pédagogie, la culture, la clé de notre évolution. Dans une soirée mémorable avec près des sept cents enfants des colonies de vacances encadrés par notre Daniel, Robert Bober, Jean Lescot, Henri Delmas, d'autres et moi-même, nous présentons à Pleyel « *Le Trésor de Châteauclouche* ». C'est le point d'orgue. Premiers chantiers, il commence à jouer, je crois que sa première expérience est « *Drame à Toulon* » dont la toile de fond est la guerre d'Indochine. Il s'inscrit au cours du Vieux-Colombier où officie la figure mythique de Tania Balachova. Je le suis et nous y ferons connaissance d'Antoine Vitez, Laurent Terzieff, et dans ce laboratoire, je mets en scène Daniel dans une pièce de Roger Ikor, prix Goncourt la même année. Il y sera Ulysse avec un sens maîtrisé de la mesure. Dans la foulée, je monte « *la p... respectueuse* » de Sartre avec lui et Vera dans les deux rôles essentiels et notre compagnie naissante, « *14 Juillet* », est sélectionnée au Festival Mondial de la Jeunesse à Varsovie. Dans le train de nuit, l'année 55 qui nous ramène à Paris, nous jouons à nous rebaptiser. Défi comme un désir de fermer la porte à l'horreur et d'en ouvrir une à l'avenir, à l'espérance. Daniel devient Darès, Vera se nommera Belmont, je serai Garran.

Le voilà professionnel, il est engagé au théâtre Hébertot par Claude Régy dans « *Penthesilée* » de Van Kleist, il interprète le dieu de la guerre dans « *Amphitryon 57* » que je mets en scène au Lutèce. Il se rend à Auschwitz qui le marquera à vie. Il est rappelé avec son contingent pour la guerre d'Algérie, moment d'anxiété. À son retour, il est retenu à sa grande joie dans le film franco-soviétique « *Normandie Niémen* ». Et c'est au cours d'une tournée théâtrale qu'il rencontre Hélène Bossis. Daniel Darès et Hélène ne se quitteront plus. Sa destinée va bifurquer et sa dimension s'affirmer. Elle va se confondre avec celle du Théâtre Antoine.

Chaleureux, affectueux, toujours disponible, une mémoire des noms et des gens. Dans les adultes, il reconnaissait ses "enfants" : *ah, ma petite Jacqueline*, ou bien : *ah, ce sourire !*

Oui, comme tant d'enfants dont il était le moniteur, comme tant d'autres, nous le pleurons⁷ : « *En nous quittant, l'Anglais, qui restera à tout jamais mon mono de colo, a emporté une part de la fin de mon enfance en sa bonne compagnie.* »¹

En 1961, il a encore le temps d'être le secrétaire général du premier festival d'Aubervilliers, futur Théâtre de la Commune, où nous présentons « *La tragédie optimiste* ».

Simone Berriau, la « patronne » du Théâtre Antoine, mère de Hélène Bossis, confie à son gendre Daniel d'importantes responsabilités. Le Théâtre Antoine a toute une histoire. Il a été le lieu de naissance du « Théâtre libre » qui a révolutionné historiquement le théâtre français à la fin du XIX^e siècle, avant de le transmettre à son disciple Firmin Gémier. Simone Berriau le restaurera et y programmera Jean-Paul Sartre, des « *Mains sales* » au « *Diable et au Bon Dieu* », mis en scène par Louis Jouvet avec Jean Vilar. Claude Régy l'orchestrera ensuite.

Daniel Darès sera également producteur là où l'on ne l'attend pas. Dans le prolongement quasi immédiat de 1968, il introduit en France « *Hair* », « *O Calcutta* », « *Godspell* », promoteur d'un mode de représentation visuelle, corporelle, musicale, engendrant des difficultés avec la censure et plus de 1500 représentations.

Hélène Bossis et Daniel Darès succéderont ensemble en 1984 à Simone Berriau à sa mort, et quand Hélène partira en 2008, Daniel continuera, jusqu'au 22 avril 2011.

Il reste à évoquer chez ce grand homme de théâtre, traversant ainsi quatre cinquièmes du siècle, sa dimension citoyenne. Fidèle à ses origines, à la mémoire collective, à ses cicatrices enfouies, mon ami a consacré une partie de son énergie contre l'oubli en se battant pour que des plaques sur la façade des écoles rappellent les élèves déportés, anéantis par le racisme sous l'Occupation. Il le faisait sans ostentation, le temps d'ajouter un poème.

Cet homme avait le cœur enthousiaste, une grande ouverture à autrui. Et ce qui nous séparait, lui théâtre privé et moi théâtre public, nous rassemblait également. Car il était sans frontières, en total désaccord avec les cloisons, la culture ne pouvait être sectaire. Ce qui pouvait se jouer à Aubervilliers ou à la Villette lui semblait valable au Théâtre Antoine, et il m'a levé solidaire son rideau rouge pour Max Frisch, Tchicaya U Tam'Si, Marguerite Duras et Yasmina Reza. Il est des vies qui sont comme des leitmotivs. Lui, depuis sa sortie d'enfance, c'était la parole humaine, avec sa chaleur et son art. Il était l'incarnation de la passion théâtrale.

Nous vivions à 150 mètres l'un de l'autre, près de la porte Saint-Martin, là où Christophe Girard inaugurerait un jour un Carrefour du Théâtre, là où Daniel Darès le proposait afin qu'à Paris le mot théâtre apparaisse. Là où si souvent, nous prenions le café ensemble, où nous grignotions à l'impromptu, je viendrais me rasseoir face à lui, désormais absent, nous continuerons à lui parler.

GABRIEL GARRAN

* **NDLR** : "Maisons d'enfants", ainsi appelait-on aussi les "Foyers d'enfants de fusillés et déportés" ouverts à la Libération par la Commission Centrale de l'Enfance auprès de l'UJRE.

Merci aux personnes qui ont bien voulu nous livrer leurs souvenirs :

1. Françoise Mandelbaum-Reiner
2. Madeleine Wain
3. Félix Jastre
4. Paulette Sliwka Sarcey, monitrice à Andrézy, l'été 1945, à son retour de déportation
5. Raymonde Baron
6. Jacqueline Komorowski
7. Alice et Serge Portias

HISTOIRE

140^e anniversaire de la Commune de Paris.

ELISABETH DMITRIEFF OU L'INTERNATIONALISME COMMUNARD À L'ŒUVRE

En ce 140^e anniversaire de la Commune de Paris, lorsqu'on évoque les Communards et encore plus les femmes actives dans la révolution de mars 1871, une figure écrase toutes les autres, celle de Louise Michel. À tort. Sans doute incarne-t-elle mieux une icône hexagonale pour l'imagerie révolutionnaire française, qui n'hésite pas non plus à se teinter de patriotisme, voire de nationalisme. Sans doute aussi Louise Michel tissa-t-elle elle-même sa légende, réinventant son rôle lors de son procès, après la semaine sanglante et dans ses écrits de Nouvelle Calédonie où elle fut envoyée en relégation. L'institutrice petite-bourgeoise ne fut pourtant qu'une pétroleuse discrète, qui atteindra sa dimension subversive au contact des Kanaks, avec ses réflexions anticoloniales. Pour les compagnons de combat et d'infortune, comme pour l'histoire du mouvement ouvrier, André Léo, théoricienne de la guerre sociale était sans doute trop intellectuelle et bourgeoise ; Nathalie Lemel, initiatrice avec Eugène Varlin de La Marmite, ancêtre des restos du cœur avec un siècle d'avance, trop âgée et discrète ; Elisabeth Dmitrieff, dirigeante de l'Union des femmes, l'association la plus importante des Communardes, trop impulsive, militaire, trop aristocrate, et surtout trop russe...

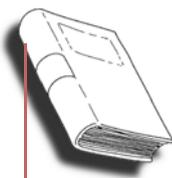
C'est oublier que la Commune fut avant tout internationaliste, même si une composante ultranationaliste, liée principalement aux anarchistes proudhoniens (et qui plus tard fournira des éléments antisémites antidreyfusards actifs autour de Henri de Rochefort, patron du journal satirique La Lanterne), tenta de réorienter ce magnifique mouvement révolutionnaire. Elisabeth Dmitrieff prit la révolution en marche à la fin du mois de mars 1871, envoyée de Londres par Karl Marx qui voulait se faire une idée plus précise du mouvement insurrectionnel parisien. Née dans une famille noble de la région de Pskov, partie de Saint-Petersbourg à l'âge de 18 ans pour mettre en pratique les idées communautaristes des populistes russes (ceux qui « allaient au peuple »), à la suite d'autres jeunes aristocrates de la capitale russe d'alors, elle avait débarqué chez l'auteur du Manifeste du Parti communiste après un séjour dans la Genève révolutionnaire, en quête de toujours plus de réflexion, toujours plus d'action. Elle a vingt ans à peine, lorsque les Parisiens s'emparent le 18 mars des canons de Montmartre. Elle ne pense qu'à agir, et sa fortune personnelle lui permet de sillonner l'Europe. Elle arrivera à Paris le lendemain de la proclamation de la Commune. Elle y retrouvera d'autres

Russes, tels le penseur socialiste Piotr Lavrov, ou ses voisines pétersbourgeoises, Anna et Sophia Korvine-Kroukovskii, elles aussi en quête d'émancipation. Paris se joue alors des identités et des frontières : les généraux polonais Dombrowski et Wroblewski prennent la direction d'une armée de défense militaire contre les Versaillais, qui compte dans ses rangs presque toutes les nationalités européennes... Et surtout, l'un des plus magnifiques dirigeants de la Commune, le délégué au Travail, est un jeune juif de Hongrie, Léo Frankel, avec lequel Elisabeth se liera très

étroitement. Ils s'accompagnent mutuellement dans la prise de décisions, pour faire avancer à grands pas la protection sociale et le droit du travail des femmes. Ils écrivent ensemble, par exemple, un projet d'organisation pour le travail des femmes, rendu public le 7 mai 1871, alors que les Versaillais sont déjà aux portes de Paris. Le style un peu paternaliste de la jeune aristocrate russe s'y fait sentir : « *La Commune doit s'occuper de présent et avec la plus vive sollicitude des familles des courageux prolétaires, des braves citoyens qui offrent leurs poitrines aux balles versaillaises. Il y a des mères, des femmes, des enfants qui souffrent mais qui supportent cependant avec héroïsme les misères et les privations. Ces citoyennes, ces mères manquent de travail et de ressources. L'assistance proprement dite présente des dangers d'un autre ordre : elle tend à entretenir l'oisiveté et à abaisser les caractères (...). Le but de la Commune serait atteint par la création d'ateliers spéciaux pour le travail des femmes et de comptoirs de vente pour l'écoulement de produits fabriqués.* » On reconnaît aussi dans ce projet l'influence de Nikolai Gavrilievitch Tchernichevsky, le penseur qui marqua toute la génération d'Elisabeth Dmitrieff avec son roman « *Que faire ?* », projet de vie total, social, économique, familial, amoureux...

Elisabeth et Léo affronteront aussi de conserver l'adversité, lors de la semaine sanglante. Ils s'évaderont, soutenus l'un par l'autre, de la tuerie orchestrée par Adolphe Thiers, pour rejoindre les rives salvatrices du lac de Genève. On sut par un échange de la correspondance entre Marx et Engels que le jeune Hongrois se consumait d'amour pour la belle Elisabeth, mais sans espoir de réciprocité... Il n'est pas le seul : Prosper Lissagaray, l'une des plumes de la Commune, tenta lui aussi sa chance, mais fut lui aussi éconduit, tout comme Benoît Malon, autre élu de la municipalité révolutionnaire, prêt à être infidèle à André Léo dont il était le compagnon.

Mais avec autant de vitesse qu'elle fit tourner les têtes, Elisabeth fit tourner le



« L'ANTISÉMITISME PARTOUT »

Ce livre* court et incisif ne doit pas être considéré comme un pamphlet : un pamphlet se tient tout entier dans l'élément de la polémique, et contient toujours une part de surenchère, d'excès, de jeu. Ici au contraire, il s'agit d'une mise au point argumentée, qui a pour but de ramener les esprits qui seraient tentés de s'égarer dans le fantasme à un peu de mesure et de réalisme.

Il était temps.

Car, si depuis des années ceux qui s'opposent à la politique de l'État d'Israël doivent souvent faire face à une suspicion d'antisémitisme, les choses se sont aggravées avec les campagnes médiatiques, cautionnées au plus haut niveau de l'État, sur la montée d'un nouvel antisémitisme dit « des banlieues » dont le fer de lance serait une jeune population musulmane fanatisée.

Face à des accusations aussi graves, les auteurs ont choisi de se battre sur le double terrain des faits et du sens des mots, évitant, sur un sujet aussi grave, les anathèmes et les polémiques futiles. L'irresponsabilité de certains n'en ressort que mieux.

Les faits : les auteurs pointent l'année 2002-03, année de la deuxième Intifada et de l'opération *Rempart*, mais aussi du déclenchement de la guerre en Irak et en Afghanistan, identifiée par certains à un choc des civilisations. Là est le contexte dans lequel surviennent un certain nombre d'incidents mineurs, parfois créés de toutes pièces, fortement médiatisés.

vent de ses admirateurs transis. Victoire Tynaire, écrivaine et communarde prête à lui décerner « le titre de citoyenne de Paris, en attendant que la République universelle lui donne de grandes lettres de naturalisation qui la feront citoyenne de l'humanité », écrira cinq ans plus tard, atteinte par la réaction nationaliste : « *il m'est venu une idée, c'est que cette belle Dmitrieff était un agent provocateur de la police russe. Cette pensée se change même en certitude.* »

Revenue en Russie après quelques mois d'errance, Elisabeth disparaîtra de la scène révolutionnaire. L'échec de la Commune la plonge dans la dépression d'où elle ne se relèvera qu'avec la rencontre d'Ivan Davidovsky, l'intendant du domaine de son mari (un colonel bienveillant épousé en mariage blanc pour les convenances). L'administrateur séduisant est aussi un escroc, sorte de Robin des Bois, qui sera arrêté et jugé lors de l'un des plus fameux procès de la fin du XIX^e siècle en Russie, celui des « Valets de cœur ». Elle le suivra, avec leurs deux filles, jusqu'en Sibérie. ■

Sylvie Braibant

NDLR : Sylvie Braibant est l'auteure de *Elisabeth Dmitrieff, aristocrate et pétroleuse*, préf. Gilles Perrault, Éd. Belfond, Paris, 1993.

Ils suffisent pour qu'on pointe un doigt accusateur sur ce que les auteurs appellent « la jeunesse populaire noire et arabe », exclue de l'emploi, du logement, de l'éducation, stigmatisée par ces mêmes médias qui présentent Israël comme « l'État juif ». Cette jeunesse subit un sort comparable à celui qu'ont connu historiquement les juifs, en France et ailleurs. Ne peut-on pas s'étonner de voir une certaine droite, traditionnellement antisémite, se découvrir à grand fracas philosémite dans de telles conditions ?

Le sens des mots : on a déjà fait allusion à la pratique de l'amalgame par ceux qui osent défendre une certaine politique, celle d'Israël, au nom des juifs. Cette petite escroquerie verbale a des conséquences lourdes, car elle conduit à des raisonnements complètement sophistiques, qu'on est à vrai dire affligé de retrouver sous la plume d'intellectuels supposés rigoureux :

Ainsi Pierre Assouline, suivi par l'inénarrable BHL – qui glose sur l'expression « les rats quittent le navire » employée jadis par Badiou à propos de ceux qui sont passés du maoïsme à l'ultralibéralisme – considère que les nazis ayant dans le passé assimilé les juifs à des rats et que certains des personnages visés sont juifs, c'est une rhétorique nazie que Badiou emploie...

Ainsi Nicolas Weill, considérant que les accusations visant les journalistes visent donc les journalistes juifs, donc ... (même conclusion).

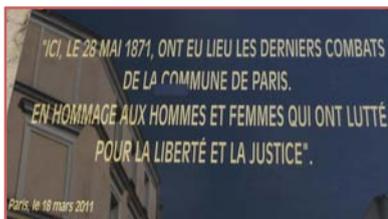
Ainsi Alain Milner, qui, ayant posé en principe que l'extermination des juifs d'Europe est l'événement majeur du XX^e siècle et même de l'histoire humaine, taxe d'« antisémitisme inconscient » quiconque penserait différemment : comme si, observent les auteurs, l'antisémitisme pouvait être dissocié d'une conscience et d'un projet.

On pourrait ainsi égrener les exemples, et même s'il est patent que la dramatisation à laquelle certains se sont livrés relève du contre-feu pour détourner l'attention de ce qui se passe en Cisjordanie et à Gaza, il n'en reste pas moins que le terrain de la simple logique est essentiel.

Il y va de l'honneur de tous. C'est aussi une question de responsabilité : car ceux qui voient de l'antisémitisme partout cherchent en réalité à nous ôter les moyens de le voir, là où il est pour de bon. Il en va ici comme de toute rhétorique antiraciste : hyperbolique en théorie, inopérante en pratique. ■

Jean-Michel Galano

* Alain Badiou et Éric Hazan, *L'antisémitisme partout - Aujourd'hui en France*, Éd. La Fabrique, 64 p., 10 €



Plaque apposée rue Ramponneau (Paris 20^e)

LA CHRONIQUE DE
LAURA LAUFER

SIDNEY LUMET

UN CINÉMA PROGRESSISTE ET RÉALISTE

Sidney Lumet, disparu le 9 avril dernier, laisse 72 films dont les meilleurs se reconnaissent au style réaliste et à l'action inscrite presque toujours dans New York.

A côté de films noirs – *Serpico*, *Un après-midi de chien* avec Al Pacino – ou préoccupés de justice sociale tel *Douze hommes en colère* (1957) avec Henri Fonda, Lumet fustigera la politique spectacle de la télévision dans l'excellent *Network* (1976).

Né en 1924, ce fils de l'acteur de théâtre yiddish Baruch Lumet et d'Eugenia Wermus, danseuse du théâtre yiddish, débute au *Yiddish Art Theater* de New York dès ses quatre ans. En 1931-32, il joue dans le feuilleton radiophonique écrit par son père *The Rabbi from Brownsville* puis dans les théâtres Yiddish et ceux de Broadway jusqu'en 1950.

En soutien aux communistes chinois, il prête sa voix au film *400 millions* (1939) de Joris Ivens.

Membre fondateur de l'*Actor's studio*, il crée en 1947 un atelier de recherches théâtrales et monte Arthur Miller, Tennessee Williams, O' Neill, Shakespeare, Tchekov, Ibsen puis réalise pour la télévision de nombreux films avec les scénaristes Walter Bernstein, Abraham Polonsky, victimes du maccarthysme mais qui continueront à travailler pour lui, sous des prête-noms.

Son cinéma est marqué par l'origine théâtrale, le travail rigoureux avec ses acteurs (Paul Newman, Marlon Brando, Anna Magnani, Simone Signoret...) et la mise en scène d'espaces pour huis clos sous tension.

Avec des films tels *Le Dibbouk* (1960), il entretient ses liens avec la culture juive.

Le prêteur sur gages (1963) montre le personnage de Sol Nazerman, ancien déporté dont toute la famille est morte dans les camps. Sol a tout perdu et semble ne plus s'intéresser qu'à accumuler des biens dans sa boutique de prêt sur gages. L'action du film révélera sa part d'humanité dans un New York de 1963 dont la barbarie urbaine ravive les plaies du souvenir concentrationnaire et de la solitude. Rod Steiger, extraordinaire acteur, gagnera l'Oscar pour le rôle de Sol.

Humour juif et yiddish garantis, *Bye, bye, braverman* (1968) décrit la balade de quatre Juifs newyorkais partis de Manhattan en vieille Volkswagen pour Long Island afin d'enterrer leur ami d'enfance Braverman. Après avoir évoqué leur enfance et réglé leurs différends, ils se trompent d'enterrement, puis trouvent enfin les bonnes funérailles.

Daniel (1983) évoque – vue par leur fils Daniel – l'affaire qui condamna les époux Rosenberg. Lumet regarde le passé d'une Amérique xénophobe, antisémite et anti-communiste et le film milite pour la réha-

bilitation des deux époux.

On y parle yiddish, les chansons et la voix de Paul Robeson ponctuent ce film qui se clôt sur la grande manifestation du 12 juin 1982 avec un million de personnes à New York, à Central Park, contre la course aux armements : pour Lumet, le combat des Rosenberg continue. Ce film sans succès reste un des films préférés du cinéaste.

Une étrangère parmi nous (1992) raconte l'enquête menée par une policière après le meurtre d'un jeune juif de la communauté hassidique dans le milieu des diamantaires new-yorkais. La détective infiltre la communauté de la victime. Le film explore la spécificité sociale et culturelle, yiddish et kabbale au menu, de la communauté hassidique, sa vision misogyne d'une police féminine.

En 2004, Sidney Lumet tourne avec le ténor Neil Schicoff dans une synagogue l'aria « *Rachel, quand du Seigneur...* », de *La Juive* d'Halévy, opéra dénonçant l'intolérance.

Alors que la Cinémathèque française présente l'intégrale Stanley Kubrick, rappelons que dans l'ambition d'être tenu pour le génie incontesté de films uniques, celui-ci attaqua Sidney Lumet en justice pour plagiat car *Point Limite* – huis clos réaliste très efficace avec Henri Fonda sur la menace de guerre nucléaire – fut tourné simultanément à *Docteur Folamour*. Kubrick exigea que *Point limite* sorte six mois plus tard pour éviter sa concurrence. En tout cas, quand Kubrick pour *Full Metal Jacket* s'inspira abondamment de *La colline des hommes perdus*, film sans concession, où l'on voit l'armée briser les hommes, Lumet ne se plaignit pas. De l'aveu de ceux qui tournèrent avec lui, ce créateur infatigable et réaliste était modeste et chaleureux.

Interrogé à près de 80 ans sur comment il souhait « partir », Lumet répondit avec humour que n'étant pas religieux, il souhaitait être incinéré et ses cendres répandues sur le restaurant *Katz Delicatessen* où l'on mange le meilleur pastrami de New York. ■

L'Autobiographie de Nicolae Ceausescu d'Andrei Ujica.

Il faut voir cette étonnante fiction entièrement composée à partir de 25 ans d'images extraites des films officiels du régime roumain ou des films de la famille Ceausescu. Le récit "autobiographique" désigne ici fort bien le caractère de leur "auteur", qu'il s'agisse du régime roumain ou du Conducator. Le pouvoir "se racontant", en quelque sorte lui-même, produit une autocritique burlesque et grotesque. Le spectateur y trouvera la vie d'un autocrate et un document passionnant sur la propagande d'un régime. Le montage, par son pouvoir de suggestion, nous pousse à réfléchir aux images du pouvoir comme au pouvoir des images.

3 mai 2011 - Nostalgie de la Lumière

Sortie en DVD de ce magnifique film* de Patricio Guzman, une réflexion admirable sur la dictature de Pinochet et sur l'astronomie (cf. *PNM* n° 281 déc-2010). En bonus : quatre court-métrages sur l'astronomie et un court-métrage *Le Chili, une galaxie de problèmes* (32 min, 2010) composé de témoignages et réflexions sur le régime de Pinochet.

* *Nostalgie de la Lumière*, France, Chili, Espagne, Allemagne, 90 min, 2010, couleur, espagnol sous-titré français. 19,99 € Pyramide Vidéo / Arcadès



DANS LES ENFERS DE LA MÉMOIRE AVEC FREUD

Il faut s'imaginer un périple dans les Enfers non plus en compagnie de Virgile¹, mais de Sigmund Freud. Le héros ce périple n'est plus Dante, mais l'auteur lui-même*.

Romancier, metteur en scène, dramaturge, Giorgio Pressburger a quitté Budapest, où il est né en 1937, lors de l'insurrection de 1956 pour vivre à Trieste. Il avait un frère jumeau, Nicola, avec lequel il a écrit un roman, *Histoire du huitième district* (Verdier, 1989) et qui est mort prématurément à cause d'un cancer aux poumons (Freud, pour sa part a perdu quatre sœurs, massacrées par les nazis). Ce voyage se propose comme une séance de psychanalyse en quête du frère perdu, mais aussi de la mémoire du monde. Au cours de ce périple, comme dans *la Commedia* de Dante, apparaissent des personnages qui parlent et dont il précise dans de longues notes la destinée terrestre. Dans les différents cercles de cet enfer, qui n'est d'ailleurs pas sans lien avec un possible Purgatoire et encore moins avec un improbable Paradis, le narrateur voit agir des figures de l'histoire comme Rosa Luxemburg par exemple, née dans le ghetto de Varsovie et exécutée pendant les troubles spartakistes de Berlin en 1919. Apparaissent sans cesse des poètes, qui sont comme les paradigmes de vies brisées : Attila Josef, Vladimir Maïakovski, Umberto Saba, Paul Celan, Georg Trakl, Federico Garcia Lorca et tant d'autres encore, sans fin, qui sont, au cours de ce long et terrifiant périple, les consciences malheureuses du monde. Mais leur présence n'est pas symbolique : leurs créations, comme la pensée des philosophes, des psychanalystes, des hommes de science, constituent les éléments essentiels de cet univers qui est tout à la fois splendide et dégradé.

Cependant, de scène en scène, de paysage en paysage, de symbole en symbole, alors que changent les figures de proue que sa quête lui fait rencontrer, le narrateur assiste au spectacle de ces longues, de ces interminables files d'êtres humains qui attendent d'entrer dans les chambres à gaz.



Sandro Botticelli - La carte de l'enfer

Cette vision hallucinée digne de Gustave Doré², mais plus encore de Zoran Music, ne cesse de revenir sous une forme ou sous une autre. C'est même le cœur de cette aventure au sein de l'effroyable histoire récente de l'humanité, où la Terre n'est plus qu'une immense fosse commune pour les malheureux. D'aucuns surgissent du néant pour relater leur fin tragique dans les camps, comme Edith Stein, la religieuse d'origine juive, élève d'Husserl, morte à Auschwitz-Birkenau, Arturo Nathan, le peintre triestin, qui est venu à l'art par la psychanalyse et a engendré un univers surréaliste de rivages et de ruines, puis a trouvé la mort à Biberach, ou Gino Parin, un autre peintre de Trieste, assassiné lui aussi en 1944. Trieste, où vit l'auteur, est d'ailleurs l'un des grands repères géographiques de son aventure mentale, avec Vienne et Budapest.

D'association en association, dans ce vertige, ce dernier nous entraîne dans la culture du passé qui est aussi la nôtre, ne cessant d'approfondir les résonances engendrées par toutes ces rencontres, bonnes ou mauvaises. La montagne magique qui est le but de cette recherche qui dure plus de quatre années, n'est en réalité qu'une montagne de cadavres.

Le but en est-il la Kolyma, cette île de Sibérie où la mort entraîne les âmes pour les anéantir ?

Le but en est-il de comprendre pourquoi être juif c'est devoir payer le tribut d'une faute éternelle ?

Le but en est-il de surmonter l'épouvante de ce que l'esprit ne peut concevoir mais qui a été, l'holocauste en étant le modèle absolu, pour faire apparaître la richesse incommensurable de cette culture qui l'habite et qui le fait méditer et rêver ?

Peut-être tout cela à la fois. Mais en ayant en tête cette phrase qu'il attribue au Freud de son récit : « *Les coupables rêvent beaucoup, mais souviens-toi du Talmud : l'homme juste ne rêve pas !* » ■

GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

* Giorgio Pressburger, *Dans l'obscur royaume*, trad. de l'italien par Marguerite Pozzoli, Éd. Actes Sud, 288 p., 22,50 €

NDLR

1. C'est Virgile qui guide Dante à travers les cercles de l'Enfer, puis du Purgatoire.
2. Gustave Doré illustre en 1861 la Divine Comédie (136 planches), Éd. SACELP, 1981

IRENA SENDLER

LA MÈRE DES ENFANTS DU GHETTO DE VARSOVIE

Le 1er septembre 1939, la Wehrmacht envahit la Pologne. Le 30 septembre, l'armée allemande investit Varsovie, au centre de laquelle, selon son habitude de conquérant, Hitler parade cinq jours plus tard.

La capitale compte alors 1 300 000 habitants dont 380 000 Juifs. L'occupant met immédiatement en place une série de mesures anti-juives : obligation faite à tout juif de plus de douze ans de porter au bras droit un brassard blanc avec une étoile de David bleue en son centre, identification extérieure des magasins leur appartenant, interdiction de voyager en train. Suit l'instauration de « *Jüdische Sperrbezirke* » [districts juifs fermés] dans différentes grandes villes du pays, nom donné par les nazis, friands d'appellations administratives métaphoriques, aux ghettos, dont celui de Varsovie le 12 octobre 1940, jour de Yom Kippour.

Dans un périmètre délimité par dix-huit kilomètres de murs et de barbelés s'entasse plus d'un tiers de la population varsovienne et des environs. La faim, le froid de l'hiver 1940-1941, une vague de déportations vers le camp d'extermination de Treblinka dans l'été 1942, réduisent le nombre d'habitants du ghetto à 70 000.

Le 19 avril 1943, quatre cents membres de l'« *Union militaire juive* » et quarante combattants de l'« *Organisation juive de combat* » se soulèvent. Sept mille insurgés sont tués, six mille autres Juifs sont brûlés ou gazés au cours de la destruction du ghetto, et les survivants déportés à Treblinka ou, en moindre nombre, dans plusieurs camps de travail voisins. Irena Sendler, née Krzysanowska, est entrée dans l'histoire sous le nom de *Mère des Enfants de l'Holocauste**. Née le 15 février 1910 à Varsovie, elle a grandi à Otwock, ville de cure où, en 1939, vivent 14 000 juifs, et où son père, médecin catholique, soigne souvent gratuitement les plus pauvres d'entre les pauvres, dont nombre de juifs ; et, hospitalisée pour une pneumonie dans sa ville natale, s'est éteinte un matin de mai 2008. Elle avait 98 ans.

En 2004, la journaliste polonaise Anna Miezkowska lui consacre, après maintes recherches et entretiens, une biographie, *La Mère des enfants de l'Holocauste*. Histoire d'Irena Sendlerowa, dont la traduction française est annoncée**.

En 1965, Irena Sendler était devenue l'une des premières « Juste parmi les nations du monde », honorée par le mémorial Yad Vashem pour avoir sauvé, entre octobre 1940 et avril 1943, quelque 2 500 enfants du ghetto de Varsovie.

Employée en 1940 comme assistante sociale dans les services municipaux des Affaires sociales de la capitale, elle met en place une équipe de plus d'une dizaine de passeurs et assistants non-Juifs, et, prenant prétexte d'une inspection des conditions sanitaires pendant

une épidémie de typhoïde, obtient pour elle et pour eux des laissez-passer permanents.

Commence alors la sortie illégale dans des ambulances, des tramways, de petits enfants endormis dans des cartons, des colis, des valises, et d'adolescents qui, soit se joignent à des équipes de travailleurs forcés chargés de travaux à l'extérieur du ghetto, soit sont conduits par les égouts dans la partie « aryenne » de la ville. Une fois là, ces enfants et adolescents, dont l'identité est modifiée grâce à de faux certificats de baptême, sont placés dans des familles, des orphelins ou des institutions religieuses catholiques.

Irena Sendler tient sur du papier pelure le registre de leurs vrais noms. Avant qu'en 1943 la Gestapo ne l'arrête sur dénonciation, elle réussit à cacher cette longue liste dans des bœufs à conserve qu'elle enterre dans un jardin sous un pommier. Torturée, condamnée à mort, elle ne révèle aucun nom.

L'organisation clandestine d'aide aux juifs (*Zegota*), pour laquelle elle travaille, ayant réussi à soudoyer un fonctionnaire de la Gestapo, elle recouvre la liberté et, recherchée par les Allemands, vit jusqu'à la fin de la guerre dans plusieurs caches tout en continuant son travail humanitaire sous un autre nom au sein de cette même organisation.

Grâce à la « *Liste Sendler* », nombre d'enfants purent découvrir ultérieurement leur identité à défaut de retrouver leurs parents, morts dans le ghetto ou dans les camps, ou ne fût-ce même qu'un père ou une mère eût pu – double certitude – placer près de l'enfant un objet en portant l'identité, comme ce fut le cas pour un bébé de six mois enfermé dans une caisse en bois avec une cuillère en argent portant son nom et sa date de naissance. Mais combien de mères refusèrent de se séparer ainsi de leur petit enfant !

Dans un article récent du quotidien berlinois « *Der Tagesspiegel* »***, une journaliste, Agnieszka Hreczuk, évoque, après une rencontre, le destin de l'une des « enfants de l'holocauste », Teresa Wiczorek, qui, en 1948, alors qu'elle fait une course dans sa rue, apprend brutalement par une habitante de ladite rue que sa mère, Kazimiera Ciarkowska, n'est pas sa mère, qu'elle-même se prénomme Pola, qu'elle est

juive ; et entend cette femme lui dire avec hargne : « *Laisse Kazimiera tranquille et pars avec les tiens en Israël !* »

Pola-Teresa découvre ainsi que, peu de temps après la guerre, être juif en Pologne est le pire de ce qui peut encore arriver à une enfant.

Cinq ans plus tôt, un homme l'avait pourtant extraite clandestinement du ghetto dans une valise ordinaire – endormie, somnifère administré et sparadrap collé sur la bouche, pour ne pas que l'enfant réveillée s'écrie en yiddish « *mamé !* »

Pour donner l'impression de brèves visites de famille, Pola avait été confiée successivement à plusieurs familles avant d'être ramenée dans la première, où elle était devenue Teresa. Kazimiera Ciarkowska aurait préféré que sa fille adoptive ne lui posât jamais la question de ses origines de peur que celle-ci ne l'aimât plus comme une fille aime sa maman.



En 1964, quand Teresa voulut se marier, elle dut

demande à sa mère son certificat de baptême, lequel avait été la seule chance pour elle, comme pour tant d'autres « enfants de l'holocauste » de survivre. Établi à la basilique des Salésiens de Varsovie, il y est écrit : « *Le 7 mai 1943, Kazimierz Ciarkowski, ouvrier, 33 ans, a présenté une fille née le 23 décembre 1939, issue de son mariage avec Kazimiera, 44 ans, pour la faire baptiser du nom de Teresa.* » Une date de naissance inventée, les signatures des parents adoptifs apposées – des enfants plus âgés devaient être préparés pendant des mois à réciter des prières catholiques, les dix commandements, à oublier leur langue maternelle, le yiddish ; certains ont survécu avec les documents d'état civil d'enfants décédés du même âge. Pola-Teresa n'a jamais su son nom de famille : son père adoptif est mort avant la fin de la guerre ; le passeur a été fusillé – avec la mort de ce dernier, les documents officiels des enfants sauvés du ghetto se sont perdus. Enfin, quand un jour, elle voulut entraîner Kazimiera à l'Institut historique juif pour témoigner de ses origines juives, celle-ci le fit à contrecoeur et, incapable de confier le nom de famille de Pola à l'employé, réussit tout juste à dire que c'était un « nom difficile » : elle avait tellement peur que Teresa la quittât pour retrouver ses origines, peut-être partir en Israël.

Récemment, Pola-Teresa Wiczorek qui

participe aux activités de l'association des « *Enfants de l'Holocauste* », laquelle regroupe quelque sept cents membres et effectue des recherches d'identité, a rencontré quelqu'un qui a habité dans la rue de son enfance et dit connaître son histoire. Son père aurait été médecin. Elle dispose depuis peu d'une copie d'un vieil annuaire téléphonique et d'un répertoire médical d'avant la guerre.

FRANÇOIS MATHIEU

* Je ne peux que reprendre ici le mot « holocauste » tout en n'en approuvant pas l'emploi et faisant miennes les réflexions sémantiques de Quentin Ludwig dans *Le Judaïsme*, Eyrolles, 2004-2011, p. 205 : « *Depuis son introduction par Elie Wiesel (écrivain, Prix Nobel de la Paix), les Anglo-Saxons et les Israéliens utilisent le mot holocauste. Pour quantité de raisons (philologiques et religieuses), ce mot ne devrait pas être utilisé car il introduit dans cette extermination des éléments religieux et sacrés qui n'y ont pas leur place. Assimiler le peuple juif à une victime offerte en sacrifice à Dieu est un non-sens et une contre-vérité.* » À la suite des réflexions du philosophe Vladimir Grigorieff dans *Le Judéocide*, *evo* histoire 1994, je lui préfère ce terme : judéocide.

** *Anna Miezkowska, La Mère des enfants de l'holocauste. Irena Sendlerowa*, traduit du polonais par Boguslawa Filipowicz, Éd. François Xavier de Guibert, 264 p., 26 €

*** *Holocaustkinder. Die Spuren ihrer Rettung* [Enfants de l'holocauste. Les traces de leur sauvetage], *Der Tagesspiegel* du 17 avril 2011.

NDLR : Les Éd. Montparnasse publient un coffret DVD/Livre : "LE TEMPS DU GHETTO" composé du documentaire de Frédéric Rossif et d'une plaquette de Georges Bensoussan.

Dernière minute

Certains osent ! Evoquant Irena Sendler, un message intitulé L'HÉROÏNE SI DISCRÈTE DU GHETTO DE VARSOVIE court sur Internet. Quoi de plus noble que de rendre hommage aux Justes de la guerre 39-45 ? Ils l'ont fait au péril de leur vie, par dignité, par amour de l'humanité. Quoi de plus ignoble que de détourner leur action pour se livrer à une propagande raciste, en désignant dans l'Islam le successeur de l'hitlérisme... Les juifs progressistes ne le permettront jamais ! PNM

LA PRESSE NOUVELLE

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal

"pas comme les autres"

magazine progressiste juif.

Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse

postale, date de naissance, mèl et téléphone

PARRAINAGE
(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel